



ALAIN, Julien, *Devenir libre, un appel à la croissance*

Gabriel Chénard

Volume 46, numéro 2, juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400541ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400541ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chénard, G. (1990). Compte rendu de [ALAIN, Julien, *Devenir libre, un appel à la croissance*]. *Laval théologique et philosophique*, 46(2), 272–273.

<https://doi.org/10.7202/400541ar>

discipline académique, a guetté la théologie pratique. Le chapitre de Bridel sur son expérience de pédagogue montre à la fois la position précaire de cette discipline, mais aussi le renouveau qu'elle est en passe d'effectuer.

Une seconde conclusion est que la théologie pratique est de nouveau solidement implantée dans l'université depuis une dizaine d'années. Comme l'explique Reymond, cela est dû en partie au changement d'attitudes des milieux universitaires face, entre autres, à la formation professionnelle et à la place de la pratique dans l'enseignement et la recherche. Une autre raison est que les théologiens pratiques ont entrepris non seulement de justifier avec conviction leur existence, mais surtout de démontrer « comment la théologie pratique a sa place *nécessaire* dans l'*organon* des disciplines universitaires » (p. 179). Pour ce faire, il faut, toujours selon Reymond, que la théologie pratique travaille à redéfinir, en l'élargissant, le champ qui fait l'objet de sa préoccupation, à devenir une réflexion « rétrospective et prospective » et à exercer avec vérité l'interdisciplinarité.

Enfin, une dernière conclusion est que la théologie pratique semble maintenant prête à dépasser le stade du *status quaestionis* pour en arriver à développer des modèles pertinents de fonctionnement. C'est le chapitre de Donzé qui va le plus loin à cet égard. Il nous dit qu'« il importe plus — en théologie pratique fondamentale — d'élaborer une méthode de réflexion que de donner un panorama de la situation socio-ecclésiale et de l'impact de l'agir chrétien dans le devenir du monde (et du Royaume) » (p. 187). Sa méthode se déroule en cinq phases : préliminaire, d'analyse, de corrélation, de projet et de vérification. Donzé démontre que la théologie pratique trouvera son identité dans la mesure où elle effectuera ce « parcours complexe (...) qui permet d'aller de la pratique à la pratique en gardant à la fois une certaine rigueur d'analyse des faits et des situations et une certaine exigence théologique » (p. 190).

En somme, le volume **Pratique et théologie** est un ouvrage important pour comprendre l'état actuel de la théologie pratique comme discipline. Issue d'un contexte protestant, cette réflexion s'avère fort utile pour la communauté catholique qui affronte sensiblement le même genre de problématique. Sa lecture est indispensable pour ceux qui veulent dépasser les jugements sommaires sur une discipline encore en pleine transformation, mais dynamique et porteuse d'avenir.

Marcel VIAU  
Université Laval

Julien ALAIN, **Devenir libre, un appel à la croissance**. Montréal, Les Éditions Fidés, 1989, 142 pages (13,5 × 19,5 cm).

Si « la croissance en vue d'une unification de toute la personne » est le grand œuvre éthique de chacun, « qu'en est-il de celui ou celle qui choisit de faire la connaissance de Jésus-Christ, de cheminer avec lui et d'en faire le cœur du sens à sa vie ? » (p. 8). Quel impact cela peut-il avoir sur sa liberté, sur sa vie et son devenir autonome ? L'objectif global de ce livre est de répondre à ces questions en montrant qu'il n'y a pas d'opposition entre le fait de suivre le Dieu de Jésus-Christ et la croissance de l'autonomie personnelle ; plus encore, la suite du Christ serait une voie d'intégration des forces vitales, de personnalisation, de liberté.

Dans une première partie, l'A. montre que, par la découverte d'un Dieu qui inscrit son nom et sa geste dans l'histoire d'un peuple, l'Alliance perd progressivement son caractère juridique pour devenir une rencontre plus personnelle et plus intérieure. La venue de Jésus ouvre cette alliance à tous sans exception et est invitation à un ajustement continu à Dieu. En appelant Dieu « Abba », Jésus ajoute quelque chose de neuf et d'inouï à la découverte de ce Dieu vis-à-vis lequel chaque personne est interpellée et enjointe de répondre par toute sa vie.

Le deuxième volet de l'ouvrage présente Jésus comme visage humain de Dieu. Jésus est un maître qui invite à prendre position au moment où il parle, exige un changement de sentiments, d'idée et d'esprit, éveille la conscience de ses auditeurs et suscite chez eux une attitude de liberté et de croissance. Dans sa réponse, tout être humain, appelé à une intimité filiale avec le Père, est renvoyé à sa dignité fondamentale et à sa valeur comme enfant de Dieu. Cet engagement se fait dans un cheminement progressif et touche la relation à Dieu, aux autres et à soi.

Quant à la dernière partie intitulée : « *Vers l'unification de la personne* », elle rappelle que Jésus, manifestant la présence de Dieu sur terre, laisse émerger cette vision unifiée et intégrale de l'être humain en favorisant dans ses relations personnelles la croissance de l'amour de soi, des autres et de Dieu. Jésus procure ainsi de nouveaux angles de vision de l'être humain et favorise l'éclosion de toutes ses possibilités. L'apprentissage de l'amour de soi est favorisé à partir des angles suivants : le sens du corps, de la productivité et de la dignité personnelle. L'apprentissage de l'amour des autres est aussi facilité sous divers angles : le

sens de la sexualité, l'ouverture aux autres et le sens de la personne. Le sens de l'unicité de Jésus-Christ et l'originalité avec laquelle chacun est appelé à vivre sa relation avec lui deviennent des aspects privilégiés de l'apprentissage de l'amour de Dieu. On le voit bien, l'apprentissage d'une relation avec le Dieu de Jésus-Christ rejoint la personne dans son intégralité. Le « devenir adulte dans la foi », tout en demeurant personnel, s'élabore progressivement par la découverte du sens de Dieu pour soi, l'engagement de toute la personne envers Dieu et le mûrissement continu vers l'intimité et l'harmonie intérieure.

Gabriel CHÉNARD  
*Université Laval*

EN COLLABORATION, **Persona e personalismi** (La personne et les personalismes), aux soins d'A. Pavan et A. Milano, Naples, Ed. Dehoniane, 1987, 466 pages (15,5 × 21,5 cm).

Le titre suggère le mouvement de pensée développé en Europe, surtout en France, dans la première moitié de notre siècle, dû principalement à E. Mounier et à la revue « Esprit ». En effet, c'est cela le noyau du livre (et de la bibliographie finale). Mais ce n'est pas tout : avant d'y arriver, on passe en revue, dans des études historico-théologiques, les dix-neuf siècles précédents de la pensée occidentale sur la personne, vue autant par rapport aux hommes qu'attribuée à Dieu.

Le premier texte, d'Andrea Milano, de l'Université de la « Basilicata » à Potenza, commence avec les débuts du Christianisme, car, selon les collaborateurs de cette œuvre, c'est ce mouvement religieux qui a introduit la réflexion sur la personne, à travers ses deux thèmes majeurs : « un Dieu en trois personnes » et « une personne en deux natures ». L'annonce de ce Dieu « un et trois » et de son Christ « un et deux » indique par ses propres termes le paradoxe et les problèmes de la personne lorsque attribuée à Dieu.

En commençant par les réflexions d'Origène et de Tertullien, il trace les échelons de l'élaboration autant du contenu (doctrine) que de la terminologie de la personne. Il y donne une place spéciale aux théologiens grecs dits Cappadociens (saint Basile de Césaré et saint Grégoire de Nysse), qui au IV<sup>e</sup> siècle ont élaboré les notions d'« ousia » et de « hypostasis », délaissant déjà le terme « prosopon » initialement utilisé par certains penseurs pour désigner la personne. Saint Athanase et les Conciles

généraux de l'Église, en lutte contre des hérésies telles que l'Arianisme, le Sabellianisme et le Nestorianisme, vont préciser ces notions.

Entretiens, les latins aussi vont collaborer à cette réflexion. Après Tertullien, il y aura, entre autres, Marius Victorin, Hilaire de Poitiers et Augustin. Ces auteurs n'aiment pas le terme « personne » pour dire Dieu en tant que trois. Victorin explicite le « un Dieu en trois personnes » par « una substantia, tres subsistentiae ». C'est surtout Augustin qui, refusant le mot « personne », va élaborer le contenu de cette notion. En se servant surtout de la philosophie néo-platonicienne, avec quelques emprunts à Aristote, c'est lui qui va introduire l'expression « substantia individua » qui plus tard fera fortune.

C'est cependant Boèce qui va faire une réflexion plus compréhensive et donner la « définition » (substantia individua rationalis naturae) qui va faire autorité jusqu'aux temps modernes. Au Moyen Âge, c'est autour de la définition boécienne que les théologiens, entre lesquels va exceller Thomas d'Aquin, vont développer leur pensée. L'auteur fait noter qu'à ce sujet Thomas d'Aquin réalise la jonction de la pensée de Boèce avec celle d'Augustin.

Critiquée depuis le début et au long de l'histoire, cette « définition » garde le mérite d'avoir caractérisé ce dont il s'agit : la personne.

Le pas suivant dans l'histoire de cette réflexion sera donné par la « réforme protestante », au XVI<sup>e</sup> siècle. Tout compte fait, son apport est assez limité, car on peut qualifier de « conservatrice » sa doctrine sur la personne, surtout vis-à-vis la trinité de Dieu.

L'auteur avait indiqué au début que la réflexion théologique des premiers Pères de l'Église était plutôt « économique » qu'« ontologique » : on y cherchait à expliquer ce que la trinité et le Christ étaient pour nous les hommes et pour notre salut, plutôt que de savoir ce que Dieu et le Christ sont en eux-mêmes.

Le Moyen Âge va développer surtout la théologie ontologique. Luther va redonner la priorité à l'aspect soteriologique, économique, que plus tard on va dénommer « kérygmaticque ». Mais ni Luther, ni Melancthon ni Calvin ne renient la foi ou le vocabulaire de l'Église ancienne. Luther présente une grande résistance au mot personne attribué à Dieu, préférant de loin le langage des Écritures ; et il se manifeste souvent contre les « spéculations philosophiques » de ceux qui veulent savoir et